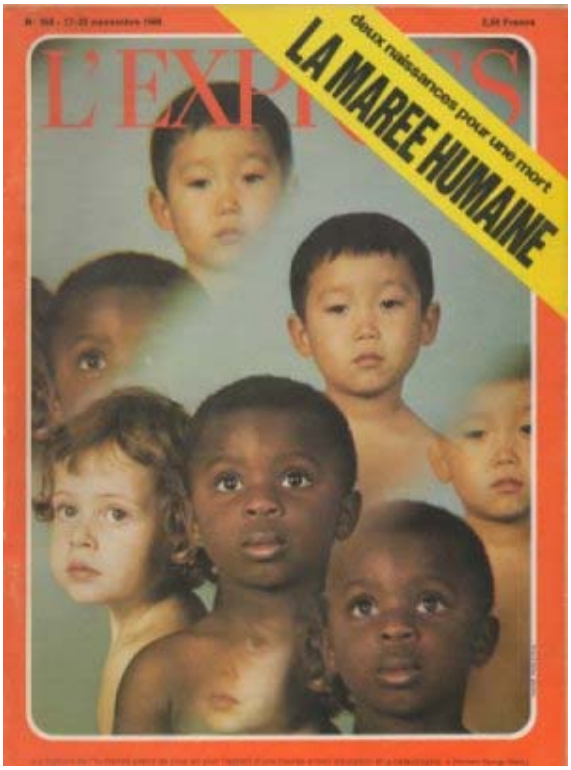

L'Express Novembre 1969

M. Robert Mc Namara estime que dans six siècles et demi chaque homme ne disposera que de 100 cm2 de terre.

Pour mieux comprendre la disparité qui existe entre l'histoire de la Terre et l'accroissement de l'humanité, l'astronome Heinrich Siedentopf a imaginé de condenser les 5 milliards d'années de notre planète en une seule année.

En janvier, une boule de gaz se divise en milliards de petites parcelles dont l'une est notre soleil. En février, se forment les planètes et notre Terre. En avril, eau et terre se séparent, puis la vie apparaît. En novembre, la végétation envahit la Terre. Dans la dernière semaine de l'Avent, s'instaure le règne des sauriens, mais leur espèce disparaît à Noël. Ce n'est qu'à la Saint-Sylvestre, vers 11 heures du soir, qu'apparaît l'homme de Pékin, suivi, dix minutes avant minuit, de l'homme de Néandertal et ce que nous appelons l'Histoire occupe la dernière demi-minute. Dans la dernière seconde, le nombre des humains se multiplie par trois, ce qui correspond à l'époque actuelle. Dans les dix premières secondes de l'année universelle suivante (1560 de nos années), si le taux d'accroissement actuel se maintient, le poids des corps des hommes vivants égalera celui du globe terrestre.

Et pourtant, chez toutes les espèces animales qui se multiplient exagérément, dit l'écologiste Jean Dont, on voit apparaître des symptômes de dégénérescence, indices d'une profonde perturbation physiologique liée à cette poussée procréatrice. Le chiffre de la population diminue alors d'une façon tragique.

Il ne fait aucun doute que la poussée démographique exagérée dans certaines populations humaines a déjà fait apparaître ces « indices d'une profonde perturbation physiologique ». Hystérie politique des masses, accroissement du taux de criminalité,

maladies des centres nerveux, brutalité croissante sont les conséquences de la trop forte densité humaine. L'instinct d'agressivité, contenu par la civilisation, finit par éclater sous la pression de l'entassement humain.

Tout le problème est que la population humaine ne va pas diminuer comme certaines espèces foisonnantes du monde animal. Certes, le nombre d'hommes qui ont faim est plus grand que jamais : la moitié de la population de la Terre est insuffisamment alimentée et cependant chaque matin s'ouvrent 190 000 bouches affamées de plus que la veille.

Certes, au XIVème siècle, la peste bubonique a tué le quart de la population de l'Europe. Mais depuis qu'en 1796 Edward Jenner a inoculé à un garçon de 8 ans la lymphe provenant des pustules de variole de la vache, les grandes épidémies meurtrières sont devenues contrôlables.

Certes, la plus grande tuerie de l'Histoire — la Seconde Guerre mondiale — a coûté près de 50 millions de morts, mais quand elle s'acheva, il y avait sur terre plus d'hommes que lorsqu'elle commença. Et des mini-guerres comme celles de Corée ou du Vietnam n'ont pas plus d'influence sur la courbe démographique que le nombre des vic-times de la circulation en Amérique et en Europe.

Car de tous les primates c'est le singe nu qui a le plus grand pénis, le plus grand cerveau, et une période de rut permanente. Bien que couveuse relativement lente, la femme normale petit accoucher jusqu'à vingt fois dans son existence.

Alors que la disposition à engendrer et à enfanter est restée à peu près la même chez l'homme depuis des millénaires son intelligence a réussi à réduire de plus en plus le pouvoir de la mort, grâce aux progrès de la science, de la médecine et de l'hygiène.

Dans les coins les plus reculés du monde, la mortalité infantile a diminué. En 1950, en Egypte, 130 nourrissons sur 1000 mouraient avant d'avoir atteint un an, aujourd'hui, ils ne sont plus que 30.

Et chaque siècle a vu augmenter l'espérance de vie. A sa naissance, Jules César pouvait compter vivre trente ans. Aujourd'hui, les Beatles s'inquiètent à

bon droit de ce qu'il adviendra d'eux : « When I'm sixty-four ». En effet, ils peuvent compter sur soixante-dix années de vie.

Résultat de cette conjonction du lit et du laboratoire : toutes les minutes, toutes les heures, tous les ans, il naît deux fois plus d'hommes qu'il n'en meurt. La pilule n'y a rien changé, pas plus que la stérilisation en masse (plus de 5,7 millions en Inde) et le taux effrayant des avortements ; dans un certain Etat d'Amérique latine, le nombre des avortements est le triple du nombre des naissances normales. Mais le rapport naissances-morts reste favorable aux naissances.

C'est là qu'apparaît bien le dilemme que pose le surpeuplement : la vie humaine a perdu son équilibre naturel entre naissance et mon et la mort est battue par deux contre un.

Mais cette victoire de l'esprit humain, jadis saluée comme une bénédiction, menace de devenir une malédiction.

L'oscillation du pendule de la mort, ralentie artificiellement par la main de l'homme, prendra un jour une accélération d'une violence dévastatrice ; les cavaliers de l'Apocalypse, transformés temporairement en fantassins, reviendront motorisés, et des catastrophes d'une ampleur insoupçonnée créeront nécessairement le chaos sur terre.

Il n'existe que deux moyens pour rétablir l'équilibre entre la naissance et la mort : ou bien il naîtra moins d'hommes, ou il en mourra davantage. Ou bien nous nous déciderons à limiter les naissances, ou bien l'humanité aura la fin tragique de toutes les espèces animales qui se multiplient trop, telles les sauterelles dans le désert ou les armées de lemmings qui vont se précipiter dans la mer.

L'humanité ne s'accroit pas à un rythme uniforme sur toute la surface du globe. Elle se multiplie presque à la vitesse de la lumière là où prédominent l'ignorance, la pauvreté et la jeunesse, tandis que le rythme est lent dans les pays industriels hautement civilisés. Depuis 1930, la population de l'Europe a augmenté d'environ 100 millions d'âmes, celle d'Asie de près de 1 milliard.

C'est la nouvelle division du monde en deux camps : une minorité riche de nations évoluées face à l'explosion de la masse affamée des peuples sous-développés. Nous

vivrons encore assez longtemps pour voir s'accentuer cette disproportion : dans trente ans, 1,5 milliard d'Européens, d'Américains du Nord, de Russes, de Japonais et d'Australiens auront en face d'eux 5,5 milliards de personnes habitant les pays sous-développés d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine.

L'opposition est encore accentuée par la disparité des biens détenus de part et d'autre : les riverains de l'Atlantique-Nord — un cinquième de la population mondiale — disposent des quatre cinquièmes de la fortune mondiale. La différence d'âges constitue une autre disparité : dans les pays sous-développés, près de la moitié des habitants ont actuellement moins de 16 ans. Dans cinq ans seulement, les adolescents de ces régions seront plus nombreux que l'ensemble de la population des pays évolués.

« La fornication est la distraction des pauvres » affirmait le sociologue brésilien Josué de Castro. Sur 560 000 villages de l'Inde, 63 000 seulement possèdent la lumière électrique, et dans les 497 000 autres villages il n'y a plus dès la tombée du jour, qu'un seul passe-temps. Il en résulte que l'accroissement annuel de la population de l'Inde est supérieur au nombre d'habitants de l'Australie, soit 13 millions. Parce qu'ils sont pauvres, ils ont beaucoup d'enfants, et parce qui ils ont beaucoup d'enfants, ils restent pauvres.

Mais, ce qui est plus grave, cette division du monde en deux camps engendre le racisme. D'un côté, les Blancs (et les Japonais), minorité vieillie qui vit dans l'abondance, mi-sclérosée et mi-corrompue qui dispose de tous les trésors du monde et des armes de destruction, et dont la proportion par rapport à la population du globe diminue sans cesse.

De l'autre, les masses des pays sous-développés, qui végètent à la limite du minimum vital, mi-endormies, mi-affamées, et qui commencent à remplir les grands continents : les gens de couleur et les Américains du Sud.

Alors que dans les pays « blancs » (3 070 calories en moyenne par personne et par jour) les femmes mènent un combat désespéré contre la graisse de leurs hanches, dans les nations à population de couleur (moyenne de 2 140 calories par tête et par jour), c'est la faim qui fait gonfler le ventre. Dans les pays sous-développés,

20 personnes sur 100 absorbent une quantité de calories insuffisante pour se maintenir en vie et sont sous-alimentées. Soixante pour cent n'absorbent pas assez de sels minéraux, de vitamines ou de protéines et sont victimes de malnutrition. Trois enfants de couleur sur quatre se couchent tous les soirs en ayant faim, Un rapport de l'Onu constate : « Plus de 300 millions d'enfants (22 % de tous les enfants du monde) souffrent d'une carence de calories et de protéines, au point que leur développement physique et intellectuel en est entravé ».

Jamais, dans le passé, autant d'hommes n'ont eu aussi peu à manger qu'aujourd'hui. Et demain, leur nombre aura encore augmenté. En 1939, 39 % de la population mondiale devait se contenter de moins de 2 200 calories par jour pour se maintenir en vie : actuellement, la proportion est de 60 %. Le biologiste californien Paul R. Ehrlich prévoit que de 1970 à 1985 « des centaines de millions d'êtres humains seront victimes de la famine »

Une chose est pourtant certaine : la famine ne mettra pas un terme à l'explosion démographique. Manifestement, la nature a doté les peuples affamés d'une fécondité particulièrement élevée. Ainsi, au cours du siècle dernier, 100 millions de Chinois sont morts de faim. En Inde, environ 20 millions de personnes furent victimes de la famine entre 1870 et 1900. Or ces deux peuples représentent aujourd'hui la moitié du monde sous-développé : 1 milliard un quart d'habitants.

Mais chez ces peuples dépourvus, un grand espoir est né, suscité par la radio et la publicité, la télévision et les films, par les contacts avec les touristes et par les promesses irréalisables de leurs gouvernements. Ils savent peu de choses (60 % sont illettrés), mais ils savent qu'il existe une vie meilleure celle que mènent les Blancs. Et les gens de couleur ont en commun le désir de mieux vivre. En 1838 la reine Victoria, âgée de 19 ans, notait dans son Journal : « Walter Scott disait : Pourquoi importuner les pauvres ? Laissons-les en paix. Que nous importunions les pauvres ou non, eux ne nous laisseront pas en paix ».

« La famine provoquera le déclenchement en chaîne de guerres et de haines et fera baisser le niveau de vie dans le monde entier » a écrit le savant atomiste russe André Sakharov.

L'Histoire nous apprend, en effet, qu'avant de mourir de faim les peuples ont recours à la violence. Et mérite si l'on réussissait à éviter le pire à l'échelle des continents, le surpeuplement susciterait un autre fléau tout aussi grave : le chômage.

Depuis Hitler, le monde n'ignore plus quelle force explosive le chômage représente en matière politique. Or dans les continents sous-développés, le chômage croit plus vite que la population.

Au cours des dix dernières années, le nombre de chômeurs officiels a triplé en Inde et plus que sextuplé à Singapour : en Amérique latine, un quart de la population en âge de travailler est atteint par le chômage total ou partiel.

Cette funeste trinité : famine, misère et chômage, résultat du surpeuplement, donne naissance, parmi les populations de couleur à des armées du désespoir faites de millions de révolutionnaires en puissance.

Le flot des campagnards sans travail envahit les villes. Ce sont les grandes migrations du XXéme siècle. Un million en Afrique. 3 millions en Amérique latine, 4 millions en Asie, telles sont les estimations actuelles concernant le nombre de personnes qui, dans les régions sous-développées abandonnent annuellement la campagne pour les grandes concentrations urbaines. Et les bidonvilles proliférants des grandes agglomérations — favelas au Brésil, barriadas au Pérou, tugurios en Colombie, rancherias au Venezuela, villas miseria en Argentine — deviennent les foyers du désespoir et du crime.

De même que l'émigration des Noirs des régions campagnardes du Sud et leur entassement dans les ghettos des grandes villes de l'Amérique du Nord ont placé les États-Unis au bord de la guerre civile, de même les légions de chômeurs dans les grandes villes des pays pauvres risquent de devenir les armées de la révolution prolétarienne

Près des trois quarts des habitants des bidonvilles sont sans travail. Mais à quelques pas de leurs baraques de tôle ondulée, sur les boulevards des grandes métropoles, passent les autos étincelant de tous leurs chromes, symboles de

l'abondance. Dans les magasins scintillent tous les produits de luxe. Si proches et pourtant inaccessibles.

Dans le « Continent de l'abondance », ainsi que les conquistadores espagnols appelaient l'Amérique du Sud, la moitié du revenu national entre actuellement dans les poches d'une classe qui représente 5 % de la population, C'est ainsi que lève ce que Fidel Castro a semé.

L'Amérique latine, qui avait 63 millions d'habitants au début de ce siècle en aura 650 millions en l'an 2000. Dans ces conditions la révolution devient une certitude.

L'Afrique noire, en revanche, est toujours le « pays des enfants » dont parlait Hegel. Mais elle mûrit dans les convulsions et approche de sa puberté.

Les frontières, arbitrairement tracées par les puissances coloniales, dont ont hérité les nouveaux États, favoriseront nécessairement les luttes entre tribus qui voudront occuper les meilleures places. Ces luttes prendront l'aspect de guerres civiles, comme au Congo et au Biafra.

A mi-chemin entre l'Afrique noire et l'Asie, le rideau se lève déjà sur un drame qui pourrait aboutir à la première guerre de caractère démographique de notre époque : l'Égypte n'est plus capable de nourrir ses 32 millions d'habitants, l'ancien grenier à blé des Romains est menacé par la famine.

En Asie, la violence déclenchée par le surpeuplement s'intensifie et devient anarchie ; elle entraîne des troubles et des émeutes conduisant à la ruine des structures politiques existantes et à l'effondrement de l'ordre public, en Indonésie, en Malaisie et au Pakistan.

Mais le pays dont l'existence même est menacée d'une manière permanente est l'Inde : 540 millions d'habitants, c'est-à-dire plus que l'Amérique du Sud et l'Afrique réunies, plus que l'U.R.S.S. et les États-Unis réunis, plus que l'Europe et l'Australie réunies. Pour les Indiens, qui prêchent aux autres la non-violence, émeutes et violence font partie de la vie de tous le jours, comme les vaches sacrées.

Et tous les vingt-huit jours, ce peuple s'accroît de 1 million d'êtres dont on sait qu'ils ne trouveront jamais ni nourriture, ni travail, ni bonheur, mais au contraire la faim. la maladie et la misère.

Nous ne nous sentons pas concernés par le péril tant qu'il s'agit du Pérou, de l'Egypte ou du Bengale. Mais nous sommes saisis d'effroi dès que nous portons nos regards vers la Chine.

Personne, pas même Mao ne sait exactement combien de centaines de millions d'hommes vivent entre Oussouri et Himalaya ; les estimations oscillent entre 700 et 950 millions. Une seule chose est certaine : avant la fin de ce siècle, l'humanité devra se résigner à voisiner non seulement avec la « bombe », mais également avec plus de 1 milliard de Chinois et « leur » bombe.

Dans n'importe quel conflit, leur masse seule est en mesure d'assurer aux Chinois la victoire. Pendant la guerre sino-japonaise des années 30 une escarmouche coûtait la vie à deux Japonais et à 20 Chinois. Après une bataille on dénombra 14 morts japonais et 312 chinois. Or plus le rapport des pertes était défavorable aux Chinois, plus s'épanouissait le sourire de Kizil, le boy chinois d'un de mes amis américains. Interrogé sur les motifs de sa joie, il répondit : « Bientôt, plus de Japonais.»

Le général chinois Sun Tzu fut, au Véme siècle avant nôtre ère, un des chefs de guerre le plus brillants, le Clausewitz de l'Asie. Il avait formulé ainsi la première règle de son Art de la guerre : « Si ta supériorité numérique sur l'ennemi est de cinq contre un, alors tu peux attaquer. »

C'est actuellement le rapport qui existe au-delà de l'Oural entre Chinois et Russes.

Laissez dormir la Chine, aurait dit un jour Napoléon, car si elle se réveille le monde entier aura à le regretter… Personne plus que son voisin soviétique ne déplore l'actuelle gymnastique matinale de ce pays sans espace et sans riz qui vient de se réveiller Dix mille kilomètres de frontières avec un pays dont les camarades généraux peuvent compter sur un supplément d'effectifs de 10 000 hommes toutes vingt-quatre heures ; voilà le cauchemar des Russes.

Charles de Gaulle, en 1959, évoquait « la Russie, nation blanche de l'Europe, conquérante d'une partie de l'Asie et fort bien dotée en terres, mines, usines et richesses, en face de la multitude jaune qui est la Chine, innombrable et misérable, indestructible et ambitieuse bâtissant à force d'épreuves une puissance qu'on ne peut mesurer et regardant autour d'elle les étendues sur lesquelles il lui faudra se répandre un jour. »

L'explosion démographique a crée la possibilité de submerger l'adversaire, méthode qui n'a plus rien de commun avec l'offensive militaire classique. Le péril chinois — et à plus long terme celui que représentent toutes les région surpeuplées — ce n'est pas forcément une offensive avec blindés et fusées. C'est l'invasion d'une masse humaine, la progression lente, implacable, avec femmes, enfants et bétail, chaque jour, chaque année, de plus en plus loin, irrésistible comme la montée d'un déluge.

« Que se passera-t-il si un jour la Chine se met en mouvement ? » demandait, inquiet, le Premier ministre de Singapour, Lee Kuan Yew. Oui, que se passera-t-il ? Si des troupes repoussent les envahisseurs sur un front de 2 000 km, de la Finlande à la mer Noire, d'autres masses s'avanceront sur un autre front du monde sur une largeur de 8 000 km.

Des bombes atomiques? Sur quel objectif ? Des destructions? De quelle ampleur ? Abattre 1 million d'hommes ? A la fin du mois, on aura plus de Chinois encore qu'au début...Les Chinois n'ont pas de transports et il faut des blindé, pour gagner les guerres éclairs ? Mais celui qui est à pied avance aussi. Une fois déjà. Mao fuyant devant Tchang Kai-Chek a parcouru en un an 14 000 km à pied. Pour nous, tout cela a l'air irréel, mais pour les Soviétiques c'est d'une douloureuse actualité. « Je suis peut-être obsédé par les questions de surpeuplement, nous dit M. McNamara dans son bureau de la Banque mondiale peu de temps après son voyage à Moscou, mais je connais quelqu'un qui est encore plus obsédé que moi : Léonide Brejnev. »

« L'enfer est une ville qui ressemble à Londres, une ville enfumée et surpeuplée » écrivait le poète Shelley. Que n'a-t-il vu Calcutta en 1969, cette cité de l'épouvante où planent les vautours !

Des millions d'humains se pressent dans les rues franchissent négligemment les mourants étendus sur les trottoirs. Des rats gros comme des chats pullulent dans les temples et quand la mousson inonde la ville, les damnés s'enfoncent jusqu'aux genoux dans leurs propres excréments.

Si le taux d'accroissement actuel se maintient. Calcutta aura 66 millions d'habitants au bout d'une génération.

Afin d'éviter que le monde entier ne se transforme en un Calcutta, les Etats riches et pauvres devront mener la lutte contre le surpeuplement la pauvreté et la violence sur plusieurs fronts : alimentation, éducation, développement, limitation des naissances. L'effondrement sur un seul de ces fronts peut compromettre les victoires remportées sur tous les autres.

John Kennedy dit à ses concitoyens lorsqu'il prit ses fonctions de président : « Si une société libre est incapable de venir en aide au grand nombre de ceux qui sont pauvres, elle ne sauvera pas non plus le petit nombre de ceux qui sont riches. »

Sur un tiers de la surface terrestre le quart « blanc » de la population totale produit 57 % de la nourriture mondiale. Sur le reste, un sol maigre, cultivé avec des procédés du Moyen Age, produit une maigre récolte menacée par les intempéries et les insectes.

Et même lorsque la récolte est rentrée, la bataille pour la nourriture n'est pas terminée. Car si les déchets quotidiens d'un ménage américain normal permettraient de nourrir une famille indienne pendant quatre jours, ce gaspillage des riches n'est rien à côté de la quantité de vivres que les pauvres laissent se gâter. Des millions de tonnes pourrissent, des millions de tonnes sont mangées par les rats et autres animaux nuisibles. Plus de 15 % des récoltes des pays sous-développés se perdent de cette façon. Parfois le Congo perd la moitié de sa récolte de mil. Au Brésil, où tous les ans un quart de million d'enfants meurent de malnutrition, on laisse périr plus du tiers toute la production agricole. En Inde, on laisse pourrir tous les ans une quantité de céréales égale à ce que les Etats-Unis y font parvenir par mer, 9 millions de tonnes.

De plus, chaque pays où règne la faim a ses problèmes particuliers. A travers l'Inde errent 60 millions de vaches sacrées elles ne donnent qu'un demi-litre de lait par jour (en France. 10 litres en moyenne) et causent annuellement pour plus d’un milliard et demi de Francs de dégâts aux récoltes.

En Amérique latine, de vastes étendues sont consacrées à l'élevage et la culture du café pour l'exportation mais alors qu'il y a trente ans l'Amérique latine avait les plus forts excédents en blé du monde, elle est obligée, aujourd'hui, d'en importer.

Admettons même qu'on résolve le problème de la quantité, resterait celui de la qualité. La nourriture quotidienne des consommateurs des pays évolués est quatre ou cinq fois plus riche que celle des habitants des pays sous-développés. Et de tous les problèmes que pose la sous-alimentation, le plus grave est dû à l'insuffisance de protéines.

Les protéines, ces acides aminés indispensables à l'organisme humain se trouvent dans presque tous les aliments, mais en proportions très différentes. Les protéines sont beaucoup plus concentrées dans les produits animaux (lait, œufs, viande. poisson) que dans les végétaux ; or c'est précisément de ces aliments que se nourrissent les populations pauvres du tiers monde qui consomment ainsi 10 g 7 de protéines animales par tête et par jour alors que les riches en absorbent 47 g 3. La nourriture végétale à faible concentration de protéines doit être absorbée en grande quantité pour produire le même effet qu'une nourriture animale. C'est ce que ne peuvent faire les enfants : quand leur petit ventre est rempli, ils n'ont pas absorbé la quantité de protéines nécessaire à leur développement ; bien que rassasiés, ils tombent malades C'est ainsi que dans les continents sous-développés les deux tiers des enfants sont atteints de maladies de carence, et que la mortalité infantile est cinquante fois plus forte qu'en Europe : un mort sur deux est un enfant de moins de 6 ans.

Plus la recherche scientifique sur le manque de protéines progresse, plus on en découvre les sinistres effets : les enfants qui ont souffert de cette carence deviennent de véritables mutilés intellectuels ; des autopsies ont révélé qu'il leur manque, par rapport à la moyenne normale, environ 20 % des cellules du cerveau.

Ainsi l'humanité se trouve confrontée avec un nouveau fléau : le monde économiquement sous-développé l'est aussi intellectuellement.

La science est sur les traces d'une autre conséquence, plus terrifiante encore, du manque de protéines. Des expériences faites sur six générations de rats montrent que, contrairement à une opinion très répandue, le manque de protéines augmente la fécondité et leur excès la réduit.

Cette thèse, encore insuffisamment vérifiée, nous entraîne dans un autre cercle vicieux infernal. Car, de même que la pauvreté crée des familles nombreuses et que les familles nombreuses créent la pauvreté, la famine aussi provoque les familles nombreuses, qui à leur tour entretiennent la famine.

Et pourtant ce problème des protéines, qui semble insoluble, peut être résolu grâce aux gisements de pétrole et aux réserves des océans. Shell a découvert une bactérie qui, pour se multiplier, n'a besoin que de gaz méthane et qui se compose de 50 % de protéines. BP construit une usine pour fabriquer annuellement 16 000 tonnes de protéines.

Le savant américain Nevin Scrimshaw déclare : « Dans moins de dix ans, les protéines artificielles pourront être produites en quantité illimitée. Sept cents raffineries de pétrole suffiraient pour couvrir la totalité des besoins actuels de l'humanité en protéines animales, soit 20 millions de tonnes.

Les océans recèlent eux aussi suffisamment de protéines et les animaux marins doivent suffire, à eux seuls, à combler le déficit humain.

Encore faut-il que les pays riches se chargent de produire les quantités nécessaires de protéines tirées des mers et du pétrole et les distribuent gratuitement aux pays sous-développés.

En négligeant l'agriculture, l'Asie et l'Afrique ont fait un mauvais calcul. Quand, après la Seconde Guerre mondiale, les jeunes Etats se sont réveillés libres et pauvres, ils n'ont tous visé qu'un seul but, bien compréhensible : supprimer les structures économiques de leur passé colonial et réaliser au plus vite le mode de

vie supérieur de leurs anciens maîtres. Et pour cela, la majeure partie de l'aide économique fut sacrifiée au nouveau fétiche : l'industrie.

La voie où s'engagèrent ces Etats est pavée de fonds gaspillés. Symboles de leur indépendance recouvrée, « leurs » lignes aériennes, « leurs » aciéries « leurs » réacteurs atomiques ne contribuaient en rien à leur développement immédiat.

Il ne s'agit pas de dénier aux pays sous-développés le droit de construire des aciéries ou des usines automobiles, mais simplement de reconnaître que l'assainissement de l'agriculture et l'utilisation du potentiel humain sont, dans les pays pauvres, des moyens plus efficaces pour aboutir à l'expansion économique que le rêve de voir un jour (lointain) de magnifiques industries résorber le chômage.

Deux pays au monde ont donné l'exemple de cette recette pour la réussite : les deux Chines.

Sur le continent communiste, l'utilisation de l'excédent de main-d'oeuvre a permis, pour la première fois dans l'histoire millénaire de l'empire, de maîtriser famines, sécheresses et inondations catastrophiques. En février 1969, dans onze provinces, 37 millions de Chinois étaient occupés à construire à la pelle des digues et des réseaux d'irrigation.

En Chine nationaliste, sur l’ile de Formose, le régime de Tchang Kaï-Chek a réalisé ce qu'il avait jadis négligé de faire sur le continent : une réforme agraire radicale par expropriation des grands propriétaires, de nouvelles méthodes de culture, des variétés nouvelles de riz. Les Etats-Unis ont pu cesser toute aide économique à Formose.

« Celui qui fera pousser deux épis ou deux brins d'herbe sur une surface où jadis il n'en poussait qu'un seul aura fait pour l'humanité et pour son pays plus que tous les politiciens réunis » prophétisait déjà Jonathan Swift, il y a deux cent cinquante ans. Son rêve est devenu réalité pour deux des aliments les plus importants dans le monde : le blé et le riz.

La science a permis de sélectionner des espèces dont le rendement peut être le double, le triple et même le quadruple de celui des espèces anciennes. Ainsi pourra-t-on rattraper un peu du retard de la production d'aliments sur l'accroissement de la population.

C'est finalement de la connaissance que dépend notre survie, et c'est de l'éducation des masses que dépend l'avenir des nations, aussi bien celui des plus riches, responsables de 95% de la recherche scientifique du monde que celui de la Mauritanie, ou 98% des habitants sont illettrés.

Dans les pays pauvres, 60% en moyenne des adultes sont illettrés En Amérique latine, sur 100 personnes au dessus de 15 ans, 30 ne savent ni lire ni écrire, en Asie, 60 et en Afrique 80. Leur nombre, loin de diminuer ne fait qu'augmenter : au cours des dix dernières années, il est passé de 700 â 850 millions. Et il continue de monter.

Dans les pays sous-développés un enfant sur deux seulement fréquente l'école. Sur tous les enfants qui commencent leur scolarité, moins de la moitié iront au-delà de la quatrième année scolaire. Il n'y a d'ailleurs, déjà pas assez de maîtres pour ceux qui restent. Et dans les dix années qui viennent, il en faudra en Amérique latine 2 millions de plus ; en Afrique 3 millions ; en Asie. 16 millions.

Et pourtant la plupart des pays sous-développés consentent des sacrifices considérables pour l'éducation. En Afrique, un étudiant coûte à la nation 40 revenus annuels moyens. Le Mexique n'entretient que des forces militaires minimes et dépense pour ses écoliers quatre fois plus que pour ses soldats : le quart de son budget.

Encore faut-il que l'enseigne dispensé aux enfants tienne compte, ce qui n'est pas toujours le cas, de ce que la valeur de la culture et de l’éducation est relative et déterminée par monde environnant. Les programmes sont trop souvent calqués sur ceux de pays évolués. Comme en Tanzanie, où les élèves des écoles techniques ne pouvaient, il y a encore peu de temps, obtenir leur brevet de maçon s'ils ne savaient construire une cheminée selon les normes anglaises.

Le problème que posent les études universitaires est encore plus aigu. En 1963, au Ghana, les études médicales, agronomiques et scientifiques n'absorbaient même pas 1% des étudiants, tandis que plus de 92 % étudiaient le droit ou les lettres. En Amérique latine, où les techniciens sont indispensables les universités techniques ont peu de succès. Au Caire, vers le milieu de la dernière décennie, plus de 70 % des étudiants étaient inscrits en Lettres, en Droit et en Sciences commerciales.

Au cours des prochaines années, les écoles des pays sous-développés vont éclater comme des maisons de poupée sous l'effet de la première onde de choc provoquée par l'explosion démographique. Il est temps que ces pays prévoient de nouvelles formules et de nouveaux programme ; dans le premier degré, des disciplines comme l'hygiène et l'alimentation sont aussi importantes que l'alphabet au lycée ; la formation professionnelle doit avoir le pas sur la poésie et l'algèbre et enfin, dans les universités, les gouvernements devront rigoureusement orienter le flot des étudiants vers les diverses facultés en tenant compte des nécessités de leur développement. Il importe moins de donner à une minorité un maximum de culture que de donner à la majorité un minimum de savoir.

Pour instruire ces masses nouvelles, les procédés classiques — livre et parole du maître — sont insuffisants. Heureusement, comme le XVème siècle a découvert l'imprimerie, le XXème a inventé la télévision, instrument supérieur à tous les autres pour l'instruction des masses.

Déjà, l'enseignement télévisé est pratiqué en Colombie, au Niger, au Nigeria, à Singapour et en Ethiopie. En Algérie et au Pérou, il est des programmes spéciaux pour les adultes et pour le perfectionnement des maîtres La Banque mondiale va financer prochainement un vaste programme pour la Côte-d'Ivoire. Quant aux îles américaines de Samoa, archipel situé entre l'Australie et l'Amérique du Sud, la télévision y est l'unique moyen de répandre l'instruction.

Dans les écoles des îles Samoa, le vieil instituteur, paréo autour des hanches, se tient silencieux près de la fenêtre. Les enfants, au teint brun, sont assis en tailleur sur des nattes devant de petits pupitres à hauteur des genoux. Fascinés, ils ne quittent pas des yeux un appareil de télévision fixé au mur. Sur l'écran, une douce femme aux boucles grises ondulées leur parle. En fait, elle dialogue avec eux, leur

pose des questions comme au guignol de notre enfance, prévoit sans les entendre leurs réponses erronées qu'elle corrige en souriant.

Aux iles Samoa, 8000 élèves de vingt-huit écoles profitent ainsi chaque matin de cette nouvelle forme d'éducation que préparent pour eux vingt-cinq instituteurs et cent vingt-cinq auxiliaires dans les studios de Pago-Pago.

Un test comparatif a été effectué entre les élèves des classes TV de Samoa et ceux de la seule ile de l'archipel qui ne reçoit pas les émissions : les élèves de la télévision l'ont emporté par 63,5 points contre 33.

Mais le prix de revient en est élevé : un élève TV de Samoa devient presque aussi cher (470 dollars) qu'un élève normal aux Etats-Unis (500 dollars). I.es frais se réduiraient considérablement si le même programme était diffusé non pour 8 000 mais pour 80 000 et même pour 80 millions d'élèves. En Inde, l'installation d'un réseau de télé-enseignement (avec un récepteur à batteries, car les neuf dixièmes des villages n'ont pas le courant) engloutirait environ 1 milliard de dollars.

Prophétique, Herbert George Wells érivait : « L'histoire de l'humanité prend de plus en plus l'aspect d'une course entre l'éducation et la catastrophe. » C'est en effet du degré d'instruction des masses que dépendra la question de savoir si, oui ou non, les habitants des pays sous- développés seront un jour prêts à pratiquer le contrôle des naissances.

Car pour rétablir l'équilibre perdu entre la vie et la mort, nous n'avons pas le temps d'attendre l'établissement du bien-être économique, qui entraîne automatiquement une régression des naissances ; nous devons intervenir tout de suite dans le cours des choses. Malheureusement, jamais encore les peuples n'ont procréé ou cessé de procréer sur ordre de leurs gouvernements.

Après la Seconde Guerre mondiale, le Japon a réussi le tour de force de réduire de moitié le taux des naissances : il était de 34.3 pour 1 000 en 1947 et de 17,2 pour 1 000 en 1956. C'est la diminution la plus rapide qui se soit jamais produite dans l'Histoire.

Mais c'est à tort que l'on considère cette évolution comme une réussite de l’Etat. En fait, comme beaucoup de nations industrielles, ce sont les parents eux-mêmes qui désiraient avoir moins d’enfants. Sous les pressions économiques de l'après-guerre, ils atteignirent leur but par la méthode la plus barbare et la plus répandue : l'avortement. En 1955, on estimait qu'il y avait eu au Japon 1,2 million d'avortements.

En revanche, l'explosion démographique est irrésistible dans trois pays sous-développés d'Asie : le Pakistan, l'Inde et la Chine.

En Chine, au cours des premières ;innées qui suivirent la prise du pouvoir par les communistes, la limitation des naissances a été condamnée, l’importation de contraceptifs prohibée.

Le choc produit par les résultats d'un recensement, les récoltes déficitaires et la famine firent que Mao, vers le milieu des années 50, renversa sa politique. Dans les usines, les maisons et les rues, le Parti fit de la propagande en faveur du contrôle des naissances à l'aide de films, d'affiches, d'exposés. Puis les contraceptifs disparurent à nouveau des vitrines des pharmacies nationalisées, lorsque, après la « glorieuse » récolte de 1958, la Chine lança le Grand Bond en avant qui dura cinq ans, puis une nouvelle famine entraîna, en 1962, une nouvelle volte face de Mao : on reprit la campagne contre les naissances trop nombreses

Au Pakistan. le gouvernement dépense environ 75 Millions de Francs pour le planning familial ; mais aucune diminution du taux des naissances n'est encore perceptible. De 45 millions d'habitants au début du siècle, on est passé à 134 millions aujourd’hui Sa population aura doublé en vingt et un ans.

Le taux d'accroissement de l’Inde est un peu moindre : population doublée en vingt-huit ans. Mais pour 540 millions d'habitants, auxquels vient s'ajouter toutes les quatre semaines, un nouveau million, le gouvernement indien dépense 320 Millions de Francs par an pour le planning familial Au cours de chacune des cinq dernières années, on a accordé des primes de stérilisation représentant 30 millions de Francs à près de 6 millions d'Indiens, mis en place plus de 3 millions de

stérilets et distribué 50 millions de condoms. Or malgré ses 26 000 antennes, le planning familial ne parvient à toucher que le quart de la population.

Comment transformer cette minorité en majorité ? Pour cela, il faudrait montrer aux parents que leur intérêt personnel leur commande d'avoir moins d’enfants et éliminer leur aversion contre, les contraceptifs.

La liste des qualités qu'on exige d'un contraceptif parfait est longue Il doit être efficace, sûr, peu cher et commode ; il ne doit pas diminuer le plaisir ni mettre la santé en péril. Or aucun des moyens connus, aucune des méthodes employées jusqu'ici ne répond à toutes ces conditions.

Une fois de plus, il semble donc que tous les efforts soient condamnés à l'échec. Mais, une fois de plus une lueur d'espoir nous parvient des laboratoires de recherche : une minuscule capsule en silastic, implantée sous la peau de la femme laisse filtrer très lentement et très régulièrement à travers ses parois la progestine contraceptive qu'elle contient dans la circulation sanguine de la femme, lui assurant ainsi une protection permanente.

Les masses misérables font peu de cas des pilules, pommades, pessaires et condoms. On sait, en revanche qu'elles ont une confiance aveugle dans les piqûres et les vaccinations, car ce sont elles qui les ont délivrées des épidémies du passé.

Nous avons le sentiment, déclarent les futurologues Herman Kahn et Anthony Wiener, que l'on sous-estime l'ampleur que va prendre l'utilisation des contraceptifs entre 1980 et 2000. La population mondiale de l'an 2000 sera certainement inférieure de 1 ou même de 2 milliards aux 7 milliards qu'on prévoyait couramment jusqu'ici.

Jamais dans l'Histoire les choses n'ont pris un cours favorable quand les riches devenaient plus riches et les pauvres encore plus pauvres. C'est la situation prérévolutionnaire classique qui semble être celle de notre temps. Ce qui importe, c'est de mettre les peuples pauvres en mesure de se tirer eux-mêmes de leur misère. Fournissons-leur la corde, ils sauront bien s'y atteler d'eux-mêmes.

L'Occident a la possibilité d'orienter, en la corrigeant au besoin, la progression du développement dans les pays pauvres. Ceux-ci assurent actuellement par leurs propres moyens 85 % des investissements dont ils ont besoin ; il suffit aux pays avancés de faire l'apport des 15 % manquants. Mais de ces 15%, dépendent souvent leur croissance et même leur survie.

Actuellement, un flot sans cesse croissant de secours financiers, économique et techniques s'écoule des pays riches vers les pays pauvres. Mais les motifs et les buts de ces générosités sont très divers.

Alors que de petits pays, comme la Suisse ou les Etats scandinaves. apportent leur aide pour des raisons humanitaires, d'autres considèrent l'aide économique comme la continuation des affaires coloniales.

Pour les superpuissances, Etats-Unis et U.R.S.S. l'aide économique n'était jusqu'à ces derniers temps qu’un aspect de leur rivalité : elle servait à installer des avant-postes stratégiques, à maintenir leur emprise sur des alliés, à protéger ou à étendre leur propre sphère d'influence et d'intérêt.

Mais l'éparpillement de l’aide accordée par les divers Etats empêche la réalisation rapide de l'expansion économique des pays défavorisés. Quatre vingt-dix pour cent des fonds de l’aide économique font l'objet d'accords bilatéraux, aussi bien pour leur répartition que pour leur utilisation. Les résultats seraient meilleurs si des organisations internationales assuraient une aide multilatérale. Sans intérêts politiques propres, elles ne déclencheraient pas chez les bénéficiaires ces fréquentes réactions de méfiance et n'offriraient aucune prise de chantage politique.

La Banque mondiale pour le développement, que préside depuis M. McNamara, répond à cette préoccupation. Jamais, auparavant une institution disposant d'une puissance financière aussi grande n'a fait progresser aussi systématiquement le développement des pays pauvres que ne l'a fait la Banque mondiale depuis deux ans.

« Nous ne sommes ni une institution philanthropique ni une organisation de bienfaisance précise Mac Namara, nous sommes chargés de faire des investissements favorisant l'expansion. »

Si un pays souhaite financer une ligne aérienne, mais que de l'avis de la Banque il a un besoin plus urgent d'écoles, on lui offre les écoles ou rien. Quand un gouvernement désire un crédit pour asphalter les rues de sa capitale. mais que la Banque estime plus importante la construction d'une route carrossable pour l'exploitation de l'arrière-pays, il doit construire la route ou il n'obtient rien.

Sous M. Mc Namara, on voit ainsi s'esquisser une stratégie à l'échelle mondiale destinée à favoriser le développement de la moitié des déshérités du globe.

Si nous avons le sens de l'avenir, nous devons nous efforcer d'interrompre le cycle infernal de misére, d'excédents de naissances et de violence dans les pays sous-développés, et cela aussi vite que possible. Mais quel prix devrons-nous payer ?

Selon les études de l'Onu, les pays développés devraient mettre à la disposition des pays sous-développés, en dehors des crédits remboursables et des investissements privés, une aide purement gratuite représentant 1% du produit national brut. Dans la conjoncture actuelle, elle serait de 16 milliards de dollars, le quadruple de ce que le monde riche accorde actuellement.

Le Pr Fritz Baade, de Kiel, a écrit : « Le coût de cette lutte sera au moins aussi élevé que celui de la Première Guerre mondiale, et probablement inférieur à celui de la Seconde Guerre mondiale. Mais il sera très certainement inférieur à ce que coûteraient les toutes premières heures d'une troisième guerre mondiale menée avec des Armes atomiques. »

Si les peuples blancs réussissent, grâce à ces sommes, à créer les conditions économiques et scientifiques nécessaires pour relever le niveau de vie des pays déshérités et à y faire baisser le taux des naissances, alors nous pourrons dire que nous nous en sommes tirés une fois de plus, et à bon marché.

Mais si nous échouons dans nos efforts pour endiguer la famine, la misère et l'explosion démographique, nous ne pourrons éviter une véritable lutte de classes entre les riches devenant toujours plus riches et une masse de plus en plus grande de pauvres qui continuent de s'appauvrir. Cette lutte prendra l'aspect cruel de toutes les explications entre races différentes et versera infailliblement dans la violence. La moisson sanglante de la mort ct les destructions dans un monde poussé à s'entre-déchirer seront sans précédent dans l'Histoire.

Copyright ©1969

Verlag Ullstein, Frankfort et l'Express.

Tous droits réservés